

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	55 (1910)
Heft:	11
Artikel:	La division de cavalerie aux manœuvres de 1910 et les idées nouvelles
Autor:	Diesbach, de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-339121

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DIVISION DE CAVALERIE AUX MANŒUVRES DE 1910 et les idées nouvelles

Je ne sais si, dans l'esprit de ceux qui l'ont décidée, la division de 1910 devait être une expérimentation anticipée de la nouvelle organisation de la cavalerie. Mais, improvisée pour toute une période de manœuvres, elle était d'une actualité passionnante, et qu'on l'ait voulu ou non, elle devait prendre forcément le caractère d'une vérification. Sans doute, avons-nous vu déjà quatre groupements analogues. Mais, cette fois-ci, c'était bien la division de marche selon la formule que prévoit l'organisation nouvelle.

Son chef avait été pris sans autre parmi les commandants de brigade. Officier de grande valeur, mais officier de cavalerie seulement, il n'avait jamais quitté son arme. Son état-major fut soigneusement composé d'officiers n'ayant fait jusque-là aucun service de ce genre.

Point d'artillerie à cheval, cela va sans dire, mais des batteries de campagne, tout à fait neuves dans l'art de suivre et d'appuyer l'action de la cavalerie.

Point de section technique, mais dans la première phase une compagnie du télégraphe, qui n'a certainement pas été employée comme elle eût pu l'être.

En un mot, c'était la division de circonstance, formée comme elle le serait une fois que la prise de contact et le manque d'espace obligeraient nos brigades de dragons à quitter le front pour chercher sur le flanc ou derrière l'armée un nouveau champ d'activité.

Qu'a donné cette division ? et quelles conclusions faut-il tirer de cette expérience, au point de vue de l'organisation, de la tactique et de l'armement de la cavalerie ?

Je pense qu'on peut le rechercher sans crainte de blesser les officiers qui se sont dévoués à une tâche ingrate, celle de commander une troupe victime, comme toutes les cavaleries, de traditions surannées, armée selon ces traditions, et ne sachant pas vivre ni combattre en division.

Mais nous savons trop combien il est facile de constater après coup les erreurs des autres, pour nous faire illusion sur notre rôle. Nous n'aurions pas commis toujours les mêmes fautes, mais d'autres certainement et de plus graves peut-être.

Je demanderai donc à mes camarades qu'ils me permettent de discuter ici les faits qui pourraient préparer mes conclusions.

§ 1. — La première phase des manœuvres : le thème, l'ordre de division, l'exécution.

La division Lenz, traversant le Jura, est censée avoir atteint l'Aar le 31 août, à 8 heures du matin. Elle reçoit l'ordre de barrer le passage aux troupes bleues, venant de Berne, entre le lac de Bienne et Soleure (Lüsslingen). La 8^e division rouge (supposée) doit la relever le 1^{er} septembre vers midi. Il est enjoint à la cavalerie de couper les ponts, l'intention du haut commandement n'étant pas de franchir l'Aar, mais d'accomplir un grand mouvement d'armée Ouest-Nord-Est, sans être entravé du côté Sud par les troupes bleues concentrées vers Berne.

Cette tâche a été généralement mal reçue des cavaliers. Le Jura dans le dos et la suppression de la liberté d'action en avant par la destruction des ponts, tout cela contrariait leurs idées sur l'emploi de l'arme. Que peut une division de cavalerie, arrêtée devant un cours d'eau, contre un ennemi dont elle n'est pas en mesure de retarder les marches d'approche ? « On nous supprime, disaient-ils, notre seule possibilité de réussir, la mobilité. Ce n'est donc pas une tâche de cavalerie ! »

Je crois aussi que la critique est un besoin très légitime des inférieurs ; d'aucuns même s'en font un principe. Mais ce droit serait abusif s'il se traduisait par une mauvaise grâce et une tiédeur quelconques dans l'exécution de l'ordre incriminé. Aussi écarterai-je *a priori* ce reproche en ce qui concerne la division de cavalerie et ses brigades, dont le bon esprit ne doit pas être suspecté.

La tâche était nouvelle pour nous. Mais il n'en résulte pas pour autant qu'elle ne puisse rentrer dans le rôle d'une division de cavalerie. Si l'on part du principe qu'on ne choisit pas sa situation de guerre, mais qu'on la subit, il est évident que le thème imposé à la division Lenz était au plus haut point vrai-

semblable et bien imaginé. Il importait à l'armée rouge de fermer l'entrée du Jura aux forces bleues pendant sa marche de flanc ; elle se décide à faire occuper en toute hâte les bords de la Thièle et de l'Aar pour assurer son mouvement ; quoi de plus logique et de plus naturel que d'y envoyer ses troupes les plus rapides, les seules qui avaient quelque chance d'arriver à temps, sa cavalerie ?

Ce fut donc la tâche que reçut la division Lenz le 30 août au soir, et son chef rédigea aussitôt un ordre de rassemblement pour le lendemain. En le lisant, on peut se demander si le commandant de la division lui-même n'avait pas eu l'impression qu'on demandait à sa troupe une besogne pour laquelle elle n'était point faite. Le n° 2 de son ordre le laisse croire : « *Notre division de cavalerie s'établit sur la rive gauche de l'Aar entre le lac de Bienne et Soleure, et y attend l'arrivée de notre infanterie.* »

Somme toute, il n'est pas encore fixé sur les moyens à employer pour remplir sa tâche. Aussi se contente-t-il d'indiquer à ses troupes des points d'attente où elles se tiendront à couvert « prêtes à l'action. »

Il envoie trois patrouilles d'officier à la recherche de l'ennemi ; et tandis qu'exécutant à la lettre l'ordre d'armée, il a déjà détruit les ponts de l'Aar et du Canal, il fait garder par un peloton le bac de Gottstatt pour assurer la rentrée des rapports.

Il ne prescrit aucune surveillance du cours d'eau, et ne confie pas de secteur aux unités. Les bateaux ne sont pas mis en lieu sûr, ni même tous retirés. Il laisse en définitive aux trois patrouilles d'officier la double mission de découverte et de couverture.

En un mot, la division se tenait, en plusieurs groupes, *actionsbereit* dit l'ordre, c'est-à-dire prête à faire quelque chose. Mais elle ne fit en réalité aucun préparatif et attendit les événements, confiante en sa bonne étoile et sans appréhension.

Je pense, pour ma part, que le commandant de la division ne croyait pas à la possibilité d'une tactique exclusivement défensive. La division de cavalerie, ne pouvant attaquer et ne sachant se défendre, se résigna à l'expectative.

Or, j'ai précisément sous les yeux un intéressant article que publie le major P. Sarasin, commandant du 5^e régiment de dra-

gons, dans l'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*. L'auteur y résume très heureusement les conclusions de quatre travaux couronnés en Autriche sur l'armement de la cavalerie moderne, et il y joint les siennes qui sont à peu de choses près les mêmes : pas de lance, la carabine, mais pour le feu de surprise et les combats d'arrière-garde seulement ; pas de baïonnette, qui transformeraient notre cavalier en fantassin monté. C'est absolument la mentalité des cavaleries étrangères, fières de leur tactique propre, précieux héritage des temps héroïques, qu'elles tiennent à conserver le plus intact possible dans le combat moderne.

Et si leurs frères des armées permanentes pensent très généralement de cette façon, n'est-il pas naturel que nos officiers répugnent à afficher des idées différentes, susceptibles de faire douter par comparaison de leur « esprit cavalier » ?

Le commandant de la division n'eut ainsi d'autre tort que d'être un cavalier au sens classique du mot. De même son état-major ; de même encore ses subordonnés.

Mais supposons un instant que la conduite de cette division indépendante ait été confiée à un officier supérieur d'infanterie, ignorant tout de notre arme. Celui-là bien sûr n'aurait considéré qu'une chose : le but à atteindre. Il s'agissait avec la division de tenir la ligne de l'Aar et du Canal pendant 28 heures au moins ; il aurait pris ses mesures pour remplir sa mission, sans tenir aucun compte des aspirations de sa troupe. Il lui aurait su gré peut-être de son excessive mobilité, qui lui permit d'arriver à temps dans le secteur à tenir ; mais il aurait déploré certainement son armement, son outillage et son instruction, si peu en rapport avec la tâche à remplir.

Reprendons avec lui le fil des réflexions qui eussent préparé sans doute sa décision :

« 1. L'Aar et le canal ne sont qu'un obstacle très relatif. Aussi la destruction des ponts et la mise en lieu sûr des embarcations ne sauraient-elles constituer pour l'ennemi une impossibilité de passage, mais tout au plus un certain retard.

« 2. Si les ponts sont coupés, les routes qui y conduisent subsistent. L'ennemi s'en servira pour gagner la rivière, et c'est très probablement dans leurs environs immédiats qu'ils choisira ses points de passage. On peut s'attendre à des tentatives de ce genre vers Nidau, Brügg, Gottstatt, Büren

ou Arch. Il est nécessaire par conséquent que je fasse fortifier et occuper ces points par des forces capables de fournir une première résistance jusqu'à l'arrivée des renforts.

« 3. Il me paraît indispensable de répartir en secteurs la ligne à garder. Je puis en effet organiser moi-même la recherche de l'ennemi (*exploration*). Mais les renseignements sur son fractionnement définitif et le choix de ses points d'attaque exigent des mesures si minutieuses et si détaillées que je ne puis m'en charger pour l'ensemble. Ce seront donc les commandants de secteur qui organiseront ce service (*sûreté*), et feront exécuter les travaux nécessaires sur les points dangereux.

« 4. Il est vrai que la troupe que je commande n'a jamais rempli de mission de ce genre. Elle ignore la fortification de campagne et la tient du reste pour incompatible avec sa nature. Mais en réunissant sur place en un point quelconque les officiers chargés d'exécuter les travaux en leur expliquant dans ses moindres détails la mise en état de défense d'une berge et son occupation ; en me servant de mon automobile pour les ramener ensuite chacun à l'endroit qui lui est assigné, j'arriverai à corriger dans une certaine mesure leur inexpérience sans grande perte de temps.

« 5. Il importe que mon artillerie soit repérée et établie à l'avance dans des emplacements de pièce tels qu'elle puisse surprendre les mises en batterie de l'ennemi, et battre les points menacés sans trop souffrir de son feu, serait-il même écrasant de supériorité.

« 6. Je n'organiserai aucune réserve de secteur, mais une réserve générale qui comptera, autant que je puis le prévoir, 10 escadrons, 1 compagnie de mitrailleurs et 1 batterie. Je la diviserai en deux groupes, ce qui me permettra de faire intervenir plus rapidement un premier renfort sur un point quelconque.

« 7. La compagnie du télégraphe me reliera par signaux ou téléphone avec mes commandants de secteur et mes réserves.

« 8. Cela fait, je m'établirai moi-même à un endroit donné ; et, tout étant préparé, j'attendrai les événements, en ayant bien soin que mes réserves *fourragent, mangent et se reposent.* » (Ce qui n'a pas été le cas partout pour la division de cavalerie.)

Un ordre, basé sur ces motifs, eût-il donné de bons résultats ? Je le pense.

Il est possible que les escadrons, détachés aux points de passage probables de l'ennemi, eussent demandé, l'un ou l'autre, ce qu'ils devaient faire des chevaux. Sur quoi, le commandant de la division, en bon fantassin, leur aurait certainement répondu qu'il s'en désintéressait. (Art. 460, Règlement de cavalerie.) Et les chefs d'escadron, les jugeant inutiles désormais, les auraient sans doute renvoyés très loin en arrière, à l'abri, faisant comprendre du même coup aux dragons et aux mitrailleurs, résignés, que le devoir les clouait à la rivière.

Mais heureux tout de même, ce fantassin de n'avoir jamais existé ! Quels éclatants lauriers n'eût-il pas dû récolter pour qu'on cessât de le maudire !

Revenons enfin à l'ordre de rassemblement du 30 au soir, et retracons à grands traits la suite des événements.

Les deux brigades et le 4^e régiment attendent dès 8 heures du matin à Mett, Pieterlen (Ziegelei), et Selzach (Haag). Le commandant de la division se tient au Buttenberg, point 555.

Aucune des unités subordonnées ne se croit spécialement responsable d'un secteur déterminé, aussi ne prennent-elles pas de mesures ou du moins des mesures très incomplètes pour la surveillance du cours d'eau. La 1^{re} brigade, en tous cas, n'avait aucun organe de sûreté sur la rive droite. Seul, le peloton de Gottstatt avait fait passer par le bac quelques sentinelles à pied qui se tenaient à cent ou deux cents mètres du rivage dans une plaine couverte d'arbres et sans horizon.

Or, ces lacunes s'expliquent très facilement en lisant l'ordre de division, qui n'avait pas chargé les brigades et le régiment de garder le cours d'eau, mais leur avait indiqué des points d'attente où ils se rendirent d'ailleurs à l'heure fixée.

Mais vers la fin de la matinée, si je ne me trompe, parviennent à Gottstatt les premiers renseignements sur l'ennemi. Une division s'avance en deux colonnes contre Büren et Nidau. Celle de droite comprend un équipage de ponts et un bataillon de sapeurs. Le commandant de la division indépendante est fixé, dès lors : l'ennemi veut *démontrer* sur sa gauche et forcer le passage vers Büren.

Cependant la brigade Sarasin, vers 3 heures du soir, constate une première tentative de passage aux environs de Nidau. Le commandant de la compagnie de tête ennemie s'était jeté à

l'eau sans autre, et, suivi bientôt de quelques nageurs, il avait ramené une barque, amarrée à la rive gauche. La traversée commence aussitôt, insignifiante d'abord; puis on cherche d'autres embarcations; la tentative se corse et prend finalement des proportions tout à fait inquiétantes par l'entrée en jeu d'un grand chaland à moteur, qui transporte d'un coup une compagnie entière.

La 1^e brigade ne cesse de réclamer des renforts et surtout de l'artillerie. Mais le commandant de la division persiste à ne pas prendre au sérieux le danger signalé.

Sitôt le mouvement aperçu, le lieutenant-colonel Sarasin avait dirigé son 2^e régiment vers le point de passage. Mais son intervention, tout de même tardive, n'eut pas grand résultat, la rive droite étant garnie déjà des tirailleurs de l'ennemi, qui facilitaient encore le passage soutenus par l'artillerie établie sur les hauteurs nord de Bellmund. Pour comble de malheur le terrain de la rive gauche est un marais, qui ne permet aucun mouvement à cheval. Le 2^e régiment massé à la lisière des grands bois, à l'est de Madretsch, tente de résister encore avec ses mitrailleuses et ses tirailleurs aux lignes toujours plus denses de l'infanterie ennemie. Mais la 3^e division bleue a pris pied sur la rive gauche. La partie est perdue. Il est 5 heures du soir.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces épisodes, mais je n'ai pas qualité pour critiquer la manœuvre. Aussi ne m'occuperai-je que des points qui intéressent ma thèse et des fautes qui sont les conséquences indiscutables de ce que nous appellerons *les préjugés cavaliers*.

Il va de soi qu'un escadron et une section de mitrailleurs bien répartis dans de bons fossés (on aurait eu 7 heures pour les creuser !) et derrière les gros murs de jardins qui foisonnent à cet endroit, eussent radicalement empêché, la journée durant et sans renforts, les prouesses des nageurs de la 6^e brigade bleue, cela malgré les canons de Bellmund. Il est certain aussi qu'une batterie proprement enterrée au nord de Brugg eût tout au moins paralysé l'action de l'artillerie ennemie et que l'arrivée bien à couvert de la batterie de réserve sur les hauteurs de Madretsch eût augmenté encore ses chances de succès. De nuit, nous tenons pour matériellement impossible un passage de vive force sur radeaux de fortune devant un adversaire averti et occupant l'autre berge.

Voyons la suite des événements. A ce point là des choses, la division indépendante n'avait plus qu'à se retirer par le Taubenloch et le Stierenberg, pour chercher le long de la Birse peut-être et vers Günsbrunnen une nouvelle ligne de défense. Mais la direction des manœuvres arrête l'offensive bleue, ce qui permet à la division de cavalerie de reprendre haleine et de se ressaisir.

La nuit arrive bientôt et avec elle un ordre d'attaque du colonel Lenz. La division tout entière, 2^e brigade à droite, 1^{re} à gauche et 4^e régiment en réserve, se jettera à pied sur l'ennemi dans Madretsch et tentera dans un suprême effort de le rejeter de l'autre côté de l'eau. Le mouvement devait commencer sur un signal convenu.

Ce fut un beau geste de vieux cavalier. L'ennemi a passé la rivière, la cavalerie n'a pas su l'en empêcher en plein jour ; elle l'attaquera de nuit et réparera ses torts.

Je me trouvais personnellement avec le 2^e régiment de dragons, qui attendait pied à terre, sous une pluie battante, et dans la nuit noire, l'heure de marcher. On discutait la manière de combattre que la division avait omis d'indiquer, et tout cela pourtant était si nouveau...

Les officiers déploraient l'*absence de baïonnettes*, mais tout le monde acceptait gaîment, avec ses risques, le gigantesque combat d'infanterie, qu'on demandait pour la première fois en Suisse à de la cavalerie, et qu'on n'avait probablement jamais exigé d'elle ailleurs. Il fut ordonné finalement d'attaquer en colonnes de marche d'escadron. Au peloton de tête, tout en avant, une mitrailleuse portée à bras ; ce peloton là armé du mousqueton ; les deux autres, seulement du sabre nu, la dragonne serrée au poignet. Il est intéressant de constater que le vieil adage : « On est toujours puni par où l'on a péché », s'il a pu souvent mentir trouvait ici une éclatante application.

Mais nous attendions toujours, moi quelque peu rêveur au sujet de ma responsabilité d'arbitre, au moment d'une mêlée de sabres de dragons et de baïonnettes d'infanterie en pleine obscurité. Les heures passent, il pleut toujours, et il n'arrive ni ordre, ni contre-ordre. Vers 11 heures, enfin, l'attaque fut décommandée par la direction des manœuvres, à la déception générale d'une troupe trempée jusqu'aux os, affamée, fatiguée et découragée d'une si longue attente. A tout prendre ce fut re-

grettable. Le mouvement était si hardi, si téméraire, qu'il avait grande chance de réussir. Un officier supérieur, qui se trouvait à Madretsch cette nuit-là, et dont le témoignage est précieux, m'affirma que l'infanterie bleue eût été incontestablement surprise et rejetée tout au moins jusque derrière l'Alte Zihl.

Je n'en dirai pas plus sur cette première phase des manœuvres, si instructive pour nous tous. Le reste s'est déroulé normalement et s'il s'est commis d'autres erreurs, je ne me considère pas le droit de les relever, car elles n'intéressent point le principe que je discute ici.

§ 2. — La seconde phase des manœuvres ; la tâche; l'exécution.

Un officier français, spectateur de nos manœuvres, écrivait dernièrement que le terrain où se déroula l'action n'était pas fait « pour racheter l'improvisation de la division de cavalerie et de son commandement. » Je ne suis pas de cet avis. Aussi bien dans cette seconde phase que dans la première, elle aurait eu la possibilité d'obtenir un vrai succès, grâce précisément aux particularités de ce terrain qu'on incrimine et qui constituerait un cadre inespéré pour une division de cavalerie affranchie des préjugés actuels.

La division, somme toute, avait pour tâche d'assurer à son infanterie (5^e division) la possession de Delémont et de tenir ouvert, pour le lendemain, si possible, le passage sur Moutier. Son objectif était par conséquent la cluse de Choindez, seule route convenable menant du sud dans la vallée de Delémont. Cela d'autant plus que la direction des manœuvres avait interdit aux deux partis la route Berlincourt-Sornétan, ce qui simplifiait encore la tâche. A l'ouest de la cluse, les communications sud-nord se réduisaient à des sentiers de montagne et demandaient simplement quelques mesures d'observation. A l'est, des chemins, encore très difficiles, mais qui pouvaient offrir à la rigueur la possibilité d'un détour à des détachements ennemis d'importance secondaire.

Son premier bond aurait donc du amener la division vers Courrendlin, ou plus exactement à l'entrée de la cluse, où se serait établi un régiment au moins, tandis qu'un autre tout entier eût gagné Vellerat, d'où l'on flanqué en plein la grande route

Choindez-Courrendlin. Une autre brigade se fût installée aux environs de Vicques-Recolaine, pour surveiller les directions de Courchapoix, Vermes, Rebeuvelier et prendre en écharpe, le cas échéant, les détachements qui auraient forcé la cluse de Choindez. Le dernier régiment, moins un escadron, aurait occupé avec la batterie les hauteurs sud-est de Rossemaison, d'où le canon pouvait commander les directions de Courrendlin et de Vicques.

Enfin, le 3^e escadron de ce régiment se serait établi en observation au nord de Courfaivre.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. La division descend au pas, parfois même en conduisant les chevaux, la route longue et monotone des Rangiers. On lui donne comme objectif : Châtillon, pour la 2^e brigade et le 4^e régiment ; Rossemaison pour la 1^{re} brigade. Remarquons que la ligne ainsi formée ne ferme pas l'entrée de la cluse, mais la flanke — et tout au plus — car le groupe de droite ne pouvait exercer aucune influence quelconque sur un combat vers Courrendlin.

Il est vrai que le 3^e régiment, avec la compagnie 2 de mitrailleurs, venant de Châtillon, croisa bientôt devant la 1^{re} brigade ; détacha un escadron et deux mitrailleuses à Vellerat¹, et vint occuper avec le reste Courrendlin, où il fut rejoint par l'escadron 6, auquel son commandant de brigade venait de donner l'ordre d'occuper également ce village.

Sauf un escadron à Vellerat et trois autres à Courrendlin, personne ne disputa donc au parti bleu l'entrée de la vallée. La division attendit plus en arrière qu'il eût forcé le défilé, et sa batterie fit de même dans une position de surveillance, d'où l'on commandait toute la vallée, sauf précisément les directions de Vicques et de Courrendlin !

Je me suis demandé quels mobiles avaient pu dicter ses dispositions à la division de cavalerie.

La lenteur désespérante de la marche en avant depuis les Rangiers ; cet objectif Rossemaison-Châtillon, qui ne répondait à aucune considération tactique apparente ; la batterie tenue en

¹ Vellerat, où s'installa cet escadron, était quelque peu éloigné de la route de Choindez. En s'en rapprochant et en poussant moins loin, il eût obtenu de bien meilleurs effets. Mais la position était de toute manière trop légèrement occupée pour procurer des résultats très sérieux.

laisse tout près de Dévelier ; tout cela devait avoir un but, et je ne crois pas me tromper en prétendant ce qui suit :

Le commandant de la division s'est laissé fasciner par la large cuvette de Delémont, véritable oasis dans le Jura, pour une cavalerie qui tient à la manœuvre à cheval. Désirant évoluer dans ce vaste cirque, il fixe à sa batterie un point d'où elle pourra appuyer ses mouvements, mais rien de plus. La pensée ne lui vient pas qu'il pourrait disputer à l'ennemi pied à terre et pas à pas l'entrée des défilés qui constituent pour le parti bleu les seules voies d'accès dans ce terrain. Ce n'est que plus tard qu'il dirige, pour ainsi dire par acquit de conscience, un régiment sur Courrendlin, encore inoccupé.

Si j'ai bien deviné, la division fut donc une seconde fois victime de ses tendances et croyant trouver un champ de bataille convenant à sa nature, elle lui sacrifia sa mission.

§ 3. — Quelques conclusions.

Si ces manœuvres ont déçu ceux qui pouvaient croire encore à la division *improvisée, cherchant l'application des principes classiques*, — elles ont comblé de satisfaction les autres, qui attendaient, comme moi, la vérification par les faits d'une thèse maintes fois soutenue :

a). Je crois plus que jamais qu'il faut grouper le surplus de notre cavalerie en division, mais je regrette que ce *surplus* ait été calculé trop généreusement aux dépens de la cavalerie divisionnaire. Tandis que celle-ci est appelée à rendre des services réguliers et indispensables, l'utilité de la cavalerie de combat dépendra essentiellement de l'habileté de son chef et de la chance.

b). Mais je crois aussi, et cela ne fait plus de doute pour personne, que cette division doit être organisée à l'avance, mise sous les ordres d'un commandement préparé à sa mission, et munie de tous les éléments capables de lui faciliter sa tâche¹.

Un commandant de brigade de cavalerie m'objectait que nommer un divisionnaire à titre définitif, c'était se condamner à remettre cette haute charge au plus ancien des brigadiers, qui ne serait pas toujours qualifié pour la remplir. L'objection n'est pas fondée ; tout au contraire. En campagne, si l'on formait subi-

¹ Compagnie technique, artillerie à cheval et infanterie de renfort.

tement la division, son chef serait forcément désigné à l'ancienneté ; en temps de paix, il pourrait et devrait toujours l'être au choix.

Quant à l'utilité de la division de cavalerie, les nombreuses occasions qu'elle *aurait eues* de se distinguer pendant ces manœuvres, nous dispensent de plus longs commentaires.

c). Il est intéressant de constater qu'entre tous les éléments nouveaux que nous proposions d'adjoindre à la division, c'est la compagnie technique dont l'absence lui fut sans contredit le plus sensible.

Trois ou quatre petites voitures légères, réparties aux brigades et à l'état-major de division et établissant des communications permanentes par téléphone et surtout par signaux entre les instances, eussent rendu d'inappréciables services dans des régions qui se prêtaient à merveille à cette démonstration. La lourde compagnie du télégraphe, vers l'Aar, s'était contentée de relier téléphoniquement le bac de Gottstatt à l'état-major de division, ce qui me semble insuffisant.

Et que dirai-je des pontonniers-sapeurs ? Comme sapeurs ils auraient eu largement l'occasion de se faire valoir en dirigeant les quelques travaux qu'il aurait fallu exécuter, selon nous, le long de l'Aar dans la première phase des manœuvres. Comme pontonniers, il est certain que quelques rameurs éprouvés et une dizaine de barques légères en aluminium, s'emboitant les unes dans les autres comme des gobelets et tenant sur un char la place d'une seule, donneraient à notre cavalerie une toute autre allure devant nos grands cours d'eau, qu'elle considérerait bien vite comme de vulgaires difficultés de terrain, capables tout au plus de retarder sa marche.

d). Mais sans contredit le grand enseignement de ces manœuvres porte sur la forme du combat de cavalerie.

La première zone d'opération de la division indépendante n'était pas partout impraticable, tant s'en faut, pour l'action à cheval. La contrée de Delémont, de son côté, rappelle, comme difficultés, la moyenne du plateau suisse. Tout au plus peut-on dire de ces régions qu'elles étaient trop restreintes pour faire valoir la mobilité de l'arme dans de grands mouvements de flanc.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas vu une charge importante et capable d'amener un résultat. En revanche, je citerai entre beaucoup les combats à pied de Madretsch, de Bözingen, de Cour-

rendlin, de Vellerat, de Courroux, du Mexique et de Courfaivre, dont les effets ont été souvent très appréciables et parfois excellents. (Régiment combiné Sarasin, vers Courfaivre le 7 septembre). Notons que les tendances offensives, très spéciales, de la 1^{re} brigade durant ces manœuvres ne se sont pas traduites différemment, et son chef, pourtant, ainsi que le commandant du 1^{er} régiment de dragons sont bien les officiers qu'on doit le moins suspecter de manquer d'allant et « d'esprit cavalier. »

Une fois pourtant il y aurait eu, à mon avis, une occasion unique pour un régiment d'exécuter une charge heureuse.

C'était le 7 septembre au régiment renforcé Sarasin. La cavalerie avait attiré à elle le 10^e régiment d'infanterie bleue tout entier, le détournant de son objectif qui était le Mont-Choisi au nord-ouest de Courfaivre. Après deux heures de combat cette infanterie cherchait à reprendre sa place dans l'attaque générale de sa division. Elle laisse trois ou quatre sections devant le front de la cavalerie, et ces quelques fusils s'enterrent aussitôt, tandis que, derrière ce masque, tout le régiment redescendait se masser dans Courfaivre pour marcher de là à l'attaque du Mont-Choisi. Mais il était trop tard déjà ; la 3^e division, grâce peut-être à l'absence de ce régiment, se voit repousser. Ses lignes de tirailleurs dévalent la colline qu'elles gravissaient, et le 10^e régiment n'ose plus sortir de Courfaivre. Ce que voyant à l'œil nu, au risque de recevoir quelque feu, inoffensif du reste vu la distance et le front des fossés dont nous venons de parler, le régiment de cavalerie devait fondre par derrière comme une trombe sur l'infanterie bleue blottie dans Courfaivre. Mais son commandant ne voulut pas le hasarder.... En résumé ce sera dans le duel de cavalerie que la charge pourra surtout servir, tandis qu'en face de troupes combinées elle ne constituera jamais qu'une très rare exception. Son choc n'a de la valeur que si elle rencontre des formations massives à culbuter. Il est sans grand effet contre les chaînes de tirailleurs, plus dangereuses que vulnérables. Contre l'infanterie, toute la mobilité de la cavalerie s'exercera donc dans la rapidité et l'imprévu de ses prises de position.

Et pourtant le combat à pied laisse en général beaucoup à désirer. Agitation, bruit, absence de commandements et de direction du feu ; on y trouve souvent tout ce qui révèle le manque de dressage et de discipline.

J'ai vu des pelotons entiers se lever de la ligne de feu et,

groupés autour de leur chef, tirer au hasard contre une chaîne de tirailleurs, brusquement apparue à courte distance. Ceux qui dirigent les colonnes de chevaux n'ont la plupart du temps aucun souci de la recherche des couverts et de la liaison avec la ligne de feu. Ces colonnes s'entassent à proximité des tirailleurs, presque toujours dans la zone dangereuse où elles présentent des buts compacts, si même hors de vue, dans lesquels l'ennemi ferait d'atroces ravages, parfois même sans s'en douter.

J'ai remarqué aussi que les unités *en main* dans la manœuvre à cheval, l'étaient également dans le combat à pied. (1^{er} régiment à Bozingen, le 1^{er} septembre). Ce qui prouve qu'il n'y a pas deux disciplines, mais la *Discipline* avec un grand D. Cette discipline, c'est le « drill », n'en déplaît à ceux qui croient pouvoir s'en passer. Lui seul peut concilier la rapidité et la précision, et permet d'éviter l'«à peu près» et l'énervement, ces avant-coureurs du désordre.

Quant à la baïonnette, je considère sa cause comme gagnée. L'attaque de nuit, décommandée, à Madretseh ; l'escadron 8 à Vellerat, assailli par l'infanterie dans un terrain où les mouvements à cheval étaient impossibles ; la mêlée de Courrendlin ; l'escadron 7 dans les bois rocheux de Courfaivre, etc., etc., sont autant de faits prouvant son incontestable utilité.

Aussi ne puis-je m'empêcher de trouver puéril qu'on conteste à la cavalerie le droit d'employer les armes qui lui serviraient le plus dans son combat ordinaire, et qu'on pense augmenter sa hardiesse et son mordant en diminuant ses chances de succès.

Telles sont les conclusions que je crois pouvoir tirer de ces manœuvres. En résumé, si nous voulons être appréciés, sachons nous rendre utiles, et mettons le but à atteindre au-dessus des moyens.

Cavaliers, mes frères, que ces journées de l'Aar nous soient une leçon ! Nos hommes eussent préféré, n'en doutez pas, manier la pioche et réussir, qu'attendre dans l'inaction l'achèvement d'un revers. Cela d'autant plus qu'au bord de cette rivière, sans faire de l'équitation, il y avait place pour bien des jolis traits d'initiative et de crânerie.

Capitaine DE DIESBACH.